A Monsieur Augte Tibère
mon confrère et mon ami
Témoignage d'estime et d'affection

Vicat

Ch. Navez

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 55.

SUR

LES ŒUVRES D'HIPPOCRATE,

SUIVIES

DE QUELQUES PROPOSITIONS EXTRAITES DE CET AUTEUR;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris, le 25 *mars* 1830,

PAR CLAUDE TIXIER, de Verdun-sur-Saône,
Département de Saône-et-Loire;
DOCTEUR EN MÉDECINE;
Bachelier ès-sciences; ancien Élève de l'École pratique.

Νούσων φύσιες ἰητροί.
HIPP.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	GRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Suppléant.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs

Baudelocque.
Bayle.
Berard.
Blandin.
Bouillaud.
Bouvier.
Briquet, ***Examinateur.***
Brongniart, ***Examinateur.***
Cloquet.
Cottereau.
Dance.
Devergie.

Messieurs

Dubled.
Dubois.
Gerdy.
Gibert.
Hatin.
Lisfranc.
Martin Solon.
Piorry.
Rochoux.
Sandras.
Trousseau.
Velpeau, ***Suppléant.***

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE,

A MES AIEUX MATERNELS.

Témoignage de respect, d'attachement et de reconnaissance.

A MON ONCLE JEANDET,

Docteur en Médecine,

MON PREMIER MAÎTRE.

C. TIXIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES OEUVRES D'IPPOCRATE,

SUIVIES

DE QUELQUES PROPOSITIONS EXTRAITES DE CET AUTEUR.

HIPPOCRARE a-t-il jamais existé? Les ouvrages nombreux qu'on lui attribue ont-ils tous été faits par lui ?

Telles sont les deux questions qui se présentent d'abord, et dont la dernière seule devra nous occuper ici ; car, pour la première, nous pensons qu'elle est suffisamment résolue, et qu'on peut, sans trop s'avancer, y répondre par l'affirmative. Si on nous demandait sur quelles preuves est fondée cette certitude, nous invoquerions le témoignage des anciens, de *Platon*, d'*Aristote*, etc., qui citent *Hippocrate* dans plusieurs endroits de leurs écrits. Quant à la seconde question, celle de savoir si tous les ouvrages dits *Hippocratiques* sont réellement du vieillard de Cos, nous répondrons par la négative. Nous allons d'abord entrer dans quelques détails sur ce point de critique, et ensuite nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les principaux ouvrages d'*Hippocrate.*

Le nombre des écrits attribués au père de la médecine n'est pas exactement fixé, les uns le portent à soixante-douze, les autres à

quatre-vingts. Certainement, si on voulait parcourir les manuscrits que possèdent les bibliothèques nationales, on en trouverait bien d'avantage. Maintenant, si nous venons à examiner chacun de ces écrits, nous verrons qu'ils diffèrent entièrement sous le rapport du style, des dialectes qui y sont suivis, des sujets qui y sont traités, et des doctrines ou systèmes qui y sont exposés. Ce premier examen nous conduit à reconnaître que cette multitude d'ouvrages ne peut appartenir à un seul homme, et que quelques-uns seulement doivent être regardés comme authentiques et écrits par *Hippocrate*. Mais quel en sera le nombre, et quels seront-ils? C'est sur ce point, plus que sur tout autre, que les philologues ne sont pas d'accord. Tout en rendant hommage aux vastes connaissances des savans qui ont cherché à éclarcir ce point de critique, nous croyons qu'ils n'ont pas attaché assez d'importance au moyen qui pouvait les conduire le plus longuement, il est vrai, mais le plus sûrement à la connaissance de la vérité; nous voulons parler de l'étude approfondie du style, qui diffère beaucoup dans plusieurs de ces écrits; il faudrait commencer par l'étudier avec beaucoup de soin dans ceux qui sont unanimement attribués à *Hippocrate*, et le comparer ensuite à celui des autres traités. Les données qui résulteraient de cette comparaison, jointes à celles que fourniraient les connaissances médicales, jetteraient un grand jour sur la discussion. Ce travail demanderait à la vérité beaucoup de temps et de patience; mais il ne nous paraît pas du tout au-dessus des forces d'un médecin bon observateur et profondément versé dans la connaissance de la langue grecque ancienne. En attendant qu'on l'entreprenne, nous allons exposer brièvement ce qui a été fait jusqu'à présent sur ce sujet.

Les auteurs les plus remarquables qui s'en sont occupés successivement sont : 1°. *Galien*, qui avait le projet de composer un travail critique sur les écrits d'*Hippocrate*, dans le but de distinguer ses productions authentiques de celles qui lui étaient faussement attribuées. Sa censure, s'il l'a faite, ne nous est pas parvenue. Dans ses com-

mentaires, il n'a discuté l'authenticité que de quelques traités. 2°. *Palladius*, médecin qui a écrit dans le sixième siècle après Jésus-Christ, et qui n'admet, comme authentique, que onze ouvrages. 3°. *Jérôme Mercuriale*, médecin italien, qui n'en admet qu'un très-petit nombre comme légitimes. 4°. *Louis de Lémos*, Portugais, qui en reconnaît dix-neuf. 5°. *Alb. de Haller*, qui n'accorde l'authenticité qu'à quinze. 6°. *Grunner*, médecin allemand, qui, d'après de nouvelles recherches, n'en admet que dix. 7°. *Grimm*, qui en a encore retranché quelques-uns. 8°. *M.-H.-Fr. Linck*, professeur à Berlin, qui avance qu'il n'existe pas un seul écrit qu'on puisse, avec certitude, attribuer à *Hippocrate*. Suivant ce professeur, les prétendues œuvres d'*Hippocrate* ne sont autre chose qu'un recueil d'ouvrages rédigés par six auteurs différens, qui tous ont existé avant l'époque où les sciences, et entre autres la médecine, fleurirent à Alexandrie. Cette manière de voir nous paraît beaucoup trop exclusive; une autre, qui ne l'est pas moins, est celle de M. de *Mercy*, qui regarde au contraire comme authentiques tous les ouvrages pratiques qui se trouvent dans la collection, et qui, pour le prouver, s'appuie sur une lettre d'*Hippocrate* à *Démocrite*, lettre qu'on trouve parmi celles attribuées au père de la médecine, et où il parle de ces ouvrages; mais si l'on fait attention que *Philopœmen* est nommé dans cette lettre, on verra bien qu'elle ne saurait être de notre auteur. Parmi tant d'opinions diverses, et même contradictoires, il est assez difficile, à présent au moins, de prononcer d'une manière positive sur l'authenticité des ouvrages d'*Hippocrate*. Cependant nous allons examiner ceux que la plupart des savans que nous avons nommés plus haut s'accordent à lui attribuer, et dont l'authenticité est appuyée autant sur les caractères spéciaux des vrais traités d'*Hippocrate* que par le témoignage des anciens.

1°. *Épidémies, premier et troisième livres.* Il n'existe aucun doute sur l'originalité de ces deux livres de l'ouvrage intitulé Ἐπιδημία. C'est,

sans contredit, le plus beau monument qui nous reste de la médecine antique; c'est là surtout qu'on retrouve dans tout son éclat ce talent éminemment observateur qui caractérise le père de la médecine. Quels beaux tableaux que ceux où il nous peint succinctement, mais énergiquement la maladie de la femme de Philinus de Thasos, celle de Cléonate, du clazoménien, etc. ! C'est là qu'on peut voir tout ce dont la nature est capable lorsqu'on n'entrave pas sa marche par des remèdes dangereux, et qu'on a seulement soin de l'aider, de régulariser prudemment ses mouvemens et de diriger la marche de la maladie vers une heureuse terminaison; on reconnaît alors la vérité de cette belle proposition d'Hippocrate : *La nature prend d'elle-même les bonnes routes, et, sans avoir jamais été instruite, elle sait faire ce qui convient.* Hâtons-nous toutefois d'ajouter que la nature, toute intelligente qu'elle est, fait quelquefois des efforts tout à fait inutiles et même nuisibles à la guérison : c'est dans ces cas que l'art doit intervenir, soit pour lui prêter secours, soit même pour lui opposer une résistance salutaire; mais ces restrictions ne sauraient infirmer la proposition générale que nous venons d'énoncer. Oui, n'en déplaise aux médecins polypharmaques, nous ne craignons pas de le dire ouvertement, la guérison, dans la plupart des cas, est due bien moins aux médicamens qu'ils administrent avec profusion qu'aux efforts conservateurs de la nature, qui a souvent alors à lutter et contre le mal et contre le médecin; et cependant ne les voyons-nous pas, pour le plus grand nombre, s'attribuer l'honneur d'une cure à laquelle ils n'ont fait que s'opposer, bien loin d'y contribuer. Heureusement une ère nouvelle a commencé pour la médecine; l'esprit philosophique de notre siècle semble devoir lui imprimer, comme aux autres sciences, à côté desquelles elle cherche à se placer, une marche plus solide, celle qui est appuyée sur l'observation, sur la saine observation. Nous ne sommes plus au temps où on accordait une confiance sans bornes à une foule de médicamens, dont le moindre défaut est de ne pas faire de mal; et, à l'exception de quelques-uns, dont l'efficacité est bien reconnue

et qui sont réellement utiles, nous ne nous croyons plus en droit de dire à propos des autres : tel malade a guéri en les prenant, donc c'est à eux qu'il doit sa guérison ; manière de raisonner qui, bien que peu logique, est employée assez fréquemment en médecine. Mais, nous aimons à le répéter, le besoin du positif se fait généralement sentir, et nous revenons insensiblement sur la route de l'observation. En la suivant, nous serons sûrs de ne pas nous égarer; nous en avons pour garant l'expérience de plusieurs siècles et la gloire dont se sont couverts les médecins qui l'ont prise pour guide. S'il en était besoin, nous invoquerions les noms de ces grands hommes qui obéirent religieusement aux lois de la nature, dont ils ne méconnurent jamais la puissance : *Hippocrate, Dioclès, Prassagoras, Arétée, Aëtius, Celse, Galien*, etc., et, dans des temps plus rapprochés de nous, *Baillou, Sidenham*, etc., viendraient appuyer cette vérité. Le temps confirme de plus en plus ce que nous ont laissé ces grands maîtres, tandis qu'il frappe d'anathême ces opinions hypothétiques qui ne font que nuire à la science, car, pour le dire avec l'orateur latin : *Opinionum commenta delet dies, judicia verò naturæ confirmat.*

Après cette courte digression, je reviens à l'examen des épidémies. Nous avons déjà dit que le premier et le troisième livres devaient être regardés comme appartenant réellement à *Hippocrate;* l'uniformité du plan, le style et la composition se réunissent pour le prouver. M. *de Mercy* a cru devoir réunir le premier au troisième livre, sans avoir égard au deuxième, où se trouve la description de la belle constitution de Périnthe. Les motifs qui l'ont porté à le faire nous paraissent assez plausibles, et nous ne faisons pas difficulté d'adopter son opinion; du reste, elle se trouve confirmée par un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, dans lequel on trouve le premier et le troisième livres des Épidémies réunis et accompagnés d'un commentaire de *Galien.* Les cinq autres livres des Épidémies, à l'exception du deuxième, qui renferme la description assez complète de la constitu-

tion de Périnthe, ne contiennent que des sentences décousues sur la séméiotique, la diététique et la physiologie, sentences qui sont entremêlées de fragmens d'histoires de maladies qu'*Hippocrate* lui-même avait peut-être observées ; tout cela est écrit sans ordre et d'une manière obscure. Pour toutes ces raisons, on ne peut reconnaître ces livres comme étant de notre auteur.

Qu'il nous soit permis, en terminant cet article, de rapporter une des observations que nous avons citées plus haut, et qui à elle seule suffira pour faire sentir tout le mérite de ces deux livres des Épidémies, c'est la quatrième observation du premier livre.

A Thasos, la femme de Philinus, qui était accouchée d'une fille, est prise d'une fièvre aiguë avec frisson, le quatorzième jour après la délivrance, les lochies étant dans l'état naturel, et du reste sans symptômes graves. Dès le début, douleur au cardia, à l'hypochondre droit et aux parties de la génération; suppression des lochies ; soulagement au moyen d'un pessaire; douleur continuelle de la tête, du cou et des lombes; insomnie, froid des extrémités, soif, ventre brûlant, ne rendant que peu de matière; urine ténue, décolorée dès le principe. Le sixième jour, vers la nuit, délire considérable, avec des intervalles lucides. Le septième jour, soif, déjections bilieuses très-abondantes. Le huitième, frisson violent, fièvre aiguë, spasmes fréquens accompagnés de douleur, et violent délire avec transports : un suppositoire fut immédiatement suivi d'un flux bilieux, avec insomnie. Le neuvième jour, spasmes. Le dixième, un peu de connaissance. Le onzième, sommeil, intégrité de la mémoire et alternativement délire; des flots abondans d'urine paraissaient avec les convulsions, mais on en était rarement averti; l'urine était épaisse, blanchâtre, comme celle qu'on a troublée après un long repos et sans sédiment, de couleur et de consistance pareilles à celle des bêtes de somme, du moins celle que j'ai vue. Le quatorzième jour, palpitations universelles, loquacité, avec des intervalles lucides suivis bientôt de délire. Le dix-septième jour, aphonie. Le vingtième jour, mort.

M. *Germain*, qui dans une thèse soutenue à Paris en l'an XI a tenté de rapporter à un cadre nosologique les Épidémies d'*Hippocrate*, ne voit dans cette observation qu'une fièvre méningo-gastrique de *Pinel* compliquée de l'inflammation de quelques viscères abdominaux ou du péritoine. Pour M. de *Mercy*, qui a traduit et commenté les Épidémies, cette même observation est un exemple de typhus ou de fièvre pernicieuse à la suite de couches. Nous pensons que, dans l'état actuel de nos connaissances médicales, il est difficile de ne pas voir dans les symptômes tracés avec tant de concision et d'exactitude par le vieillard de *Cos* ceux qui caractérisent la péritonite et la méningite ; les évacuations alvines, qui eurent lieu en abondance, doivent être attribuées à l'inflammation des intestins consécutive à celle du péritoine. Il est extrêmement probable que si on eût fait la nécropsie, on aurait trouvé dans le péritoine un épanchement albumineux, lactescent plus ou moins abondant, avec de la sérosité épanchée dans la cavité de l'arachnoïde, et des traces d'inflammation dans les intestins.

Nous pourrions ajouter, pour faire ressortir d'avantage le génie de l'immortel auteur de ces écrits, qu'il les fit il y a plus de deux mille ans, à une époque où, quoiqu'on en dise, la médecine existait à peine.

2°. *Sur les airs, les eaux et les lieux.* GALIEN parle de ce Traité, qu'il rapporte aux ouvrages d'*Hippocrate;* tous les philologues, depuis *Galien*, ont reconnu son authenticité, sur laquelle le seul *Haller* a élevé des doutes dont il ne faut tenir aucun compte, puisqu'ils se fondent sur une erreur de la traduction latine que ce médecin avait sous les yeux. Après les Épidémies, le Traité des airs, des eaux et des lieux est le plus bel ouvrage d'*Hippocrate ;* il se recommande autant par la pureté de la diction, que par les grandes questions qui y sont traitées avec un talent, une sagacité vraiment extraordinaire. Mais laissons parler ici le savant docteur *Coray :* « Cet ouvrage étonnant, dit-il, fut

« composé il y a près de vingt-deux siècles, dans un coin de la Grèce, « par un médecin dépourvu de tous les secours que les progrès des « sciences et des arts fournissent aux observateurs du nôtre. Guidé « par le seul génie dont la nature l'avait doué, *Hippocrate* voulut ré- « soudre le problème le plus intéressant qu'on eût jamais proposé : il « s'agissait de savoir pourquoi les hommes, malgré l'identité de leur « espèce, différaient entr'eux par des nuances graduées et successi- « ves. Pour résoudre une question de cette importance, il fallait un « philosophe qui joignît à des connaissances physiques, médicales, « morales et politiques la patience de faire des recherches très-multi- « pliées, très-pénibles, et une sagacité extraordinaire pour distin- « guer dans l'homme ce qui est l'ouvrage de la nature d'avec ce qui « n'est que l'effet des causes morales, et ce philosophe fut *Hippocrate.* » Le médecin dont nous venons de rapporter les paroles a donné, du traité dont nous nous occupons, une traduction française accompagnée de notes très-savantes et extrêmement importantes pour l'intelligence du texte.

3°. *Aphorismes.* C'est de ce traité que *Galien* et *Suidas* ont dit : le premier, *ἐν ὀλίγῃ λέξει δύναμις ἐστι μεγάλη*, et le second : *ἀνθρωπίνην ὑπερβαίνουσι σύνεσιν.* Nous ne porterons pas aussi loin que ces commentateurs, que le dernier surtout, l'admiration pour tout ce qui a le nom du père de la médecine, et, tout en convenant que ses aphorismes contiennent en général de grandes vérités, nous dirons aussi qu'un assez grand nombre sont au moins insignifians. L'authenticité de ce traité a été reconnue presque unanimement; cependant nous allons voir qu'on peut élever des doutes sur cette question. *Galien*, le premier, a remarqué que les aphorismes n'étaient qu'un extrait de ce que renferment les autres ouvrages d'*Hippocrate*, et il dit que cet auteur les écrivit lorsqu'il était déjà vieux, après avoir beaucoup observé, et postérieurement à ses Épidémies. Ils contiennent, sur la nature, le siège, la terminaison et le danger des maladies, des pro-

positions générales, toutes extraites de différens traités, dont les uns sont reconnus comme appartenant à *Hippocrate*, et les autres, au contraire, lui sont contestés et même entièrement refusés. Maintenant, si nous examinons qu'un grand nombre d'aphorismes sont répétés deux et même trois fois, que la septième section presque toute entière se retrouve dans les précédentes, et surtout dans la quatrième, nous serons, avec *Jo. Conrad Dieterichius*, porté à croire que ces aphorismes ont été extraits des ouvrages d'*Hippocrate* par un autre médecin. Ce qui nous étonne, c'est que dans les nombreuses éditions qui ont été données des aphorismes, on n'ait pas encore pensé à faire disparaître les taches qui déparent ce recueil; il suffirait pour cela de retrancher toutes les répétitions et les aphorismes qui sont inutiles, pour ne rien dire de plus. La huitième section ne se trouve pas dans les meilleurs manuscrits. *Galien*, qui a si longuement commenté toutes les autres, n'en a rien dit, soit qu'il ne la connût pas, soit qu'il la jugeât trop au-dessous des sept premières; pour toutes ces raisons, nous regarderons la huitième section comme ajoutée plus tard aux autres. On a trouvé, dans un manuscrit du treizième siècle, une traduction latine qui a été faite sur un texte tout différent de celui que nous avons. C'est *Bosquillon* qui a trouvé cette traduction et qui l'a publiée.

4°. *Prognostic* (ϖρογνωστικον). Cet ouvrage, d'où ont été extraits plusieurs aphorismes, est un de ceux qui renferment le plus de vérités exprimées d'une manière concise et énergique : tous les commentateurs s'accordent à le regarder comme étant d'*Hippocrate*. On y retrouve, en effet, son style laconique et sententieux, et surtout des observations pleines de justesse sur la valeur prognostique de la plupart des symptômes qui accompagnent les maladies. Dans nos propositions nous aurons occasion d'en citer quelques endroits, qui feront connaître le mérite de ce petit traité mieux que tout ce que nous pourrions en dire.

5°. *Prorrhétiques*, ou *présages*. Ce traité se compose de deux livres : dans le premier, que *Galien* attribue à *Dracon* ou à *Thessalus*, on trouve beaucoup d'obscurités ; tout y est faible, des symptômes tout à fait disparates y sont entassés sans ordre. Telles sont les raisons pour lesquelles *Galien*, *Grimm* et *Erotien* ne reconnaissent pas ce livre comme légitime; il paraît avoir été composé d'extraits tirés des Épidémies, du Prognostic, etc., auxquels l'auteur a ajouté beaucoup de choses entièrement fausses, ce qui en fait un tout très-disparate. Il en est autrement du deuxième livre, et nous pouvons, avec assez de certitude, le mettre au nombre des ouvrages d'*Hippocrate*, quoique nous manquions, sur son origine, du témoignage des anciens, dont l'autorité est si importante en cette matière. Il faut toutefois en excepter *Cœlius Aurélianus* et *Celse*, qui, sans parler du traité lui-même, en a traduit en latin plusieurs passages. Ce deuxième livre des prorrhétiques, écrit en dialecte ionien, nous offre la diction pure d'*Hippocrate* et le bon ordre qu'il a coutume de suivre : ainsi, il y donne d'abord d'une manière générale les moyens d'établir un prognostic sûr, ensuite il expose en détail les prognostics dont la connaissance peut être utile.

6°. *Du régime dans les maladies aiguës* (περὶ διαίτης οξέων). Cet ouvrage a été reconnu comme authentique par tous les anciens, tel que *Erotien*, *Galien*, *Palladius*, etc. ; il est cité par *Pline* et par *Athénée*, qui dit, dans son Deipnosophiste, qu'il renferme beaucoup de choses suspectes, et que la moitié du livre est illégitime. *Cœlius Aurélianus* en a extrait des préceptes sur le traitement des pleurétiques. *Jérôme Mercuriale*, *Louis de Lemos*, *Foës*, *Haller*, etc., portent sur la dernière partie le même jugement qu'*Athénée*. Ce traité porte aussi les titres suivans, tirés des sujets dont il traite : πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας, *contre les sentences de* Cnide, περὶ Πτισάνης, *sur la tisanne.*

7°. *Sur les plaies de la tête.* (περὶ τῶν ἐν κεφαλῇ τρωμάτων.) C'est

l'ouvrage de chirurgie le plus célèbre de l'antiquité ; le style en est concis, nerveux et souvent obscur : il est écrit en dialecte ionien, et offre une absence complète de toute théorie. Ces raisons nous portent à regarder ce traité comme légitime.

Tels sont les ouvrages attribués généralement à *Hippocrate.* Ne fût-il l'auteur que de ceux-là, c'en serait bien assez pour lui mériter l'admiration de tous les siècles; et nous croyons que ce n'est point porter atteinte à sa gloire, comme le prétendent quelques anthousiastes aveugles, que de chercher à éliminer du nombre de ses écrits cette foule de traités dépourvus, pour la plupart, d'ordre, de bon sens, et indignes à tous égards de porter le nom du père de la médecine. Cependant nous ferons exception en faveur de quelques-uns qui contiennent de fort bonnes choses, et qui, plus tard, pourront être placés avec certitude parmi les productions d'*Hippocrate.*

PROPOSITIONES

EX HIPPOCRATIS OPERIBUS EXCERPTÆ.

PRÆNOTIONES.

I.

Considerare sic decet in acutis morbis : primùm quidem faciem ægroti ; sitne benevalentium faciei præcipuèque sui ipsius similis : ita enim optima fuerit : quæ verò ab hâc similitudine plurimùm recedit, gravissimum periculum portendit. *Sect.*, *pr.* 6.

II.

Talis autem fuerit ; nasus acutus, oculi concavi, collapsa tempora, aures frigidæ et contractæ, imisque suis partibus inversæ, cutis circa frontem dura, intenta et resiccata, et totiùs faciei color ex viridi pallescens, aut etiam niger, aut lividus, aut plumbeus. *Ibid.*, *pr.* 7.

III.

Quibus à jecore hydropes ortum ducunt, his etiam tussiendi cupiditas accidit, et nihil effatu dignum exspuunt, pedesque intumescunt, ac venter non nisi dura ægrèque egerit, et circa alvum tumores fiunt, qui partìm dextrâ, partìm sinistrâ parte oriuntur et desinunt. *Sect.*, *pr.* 3.

IV.

Caput et brachia et pedes frigere, ventre et lateribus calentibus, malum denuntiat. *Ibid.*, *pr.* 4.

V.

At corpus totum calidum esse æqualiter ac molle, optimum. *Ibid.*, *pr.* 5.

VI.

In pulmonis inflammationibus si, in morbi principio, sputum excernitur flavum non multò permixtum sanguine, salutare est et confert admodùm Septimo verò die, vel tardiùs, non adeò securum. *Ibid.*, *pr.* 47.

VII.

Suppurationis futuræ initium considerare oportet, suppuratione factâ ab eo die quo primùm æger febricitavit, aut etiam si ipsum rigor prehendit, et si pro dolore, sibi pondus in esse in eo loco qui dolore affligebatur dixerit : ista namque circà suppurationum initia fieri solent. Ex hoc igitur tempore suppurationum ruptionem fore intra prædicta tempora expectandum est. *Ibid.*, *pr.* 54.

APHORISMI.

VIII.

Quæ judicantur, et judicata sunt recenter, ea neque moveto, neque innovato, sive purgationibus, sive aliis irritamentis, sed initio. *Sect.* 1, *aph.* 20.

IX.

In acutis affectionibus rarò, et in principiis, purgantibus utendum, idque diligenti antè adhibitâ cautione faciendum. *Ibid. aph.* 24.

X.

Quibus pars aliqua corporis dolet, neque omninò dolorem sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 19.

XI.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque salutis, neque mortis. *Ibid.*, *aph.* 19.

XII.

Ut plurimùm quidem senes juvenibus minùs ægrotant : at, qui ipsis morbi diuturni contingunt, eos ad mortem comitari solent. *Ibid.*, *aph.* 39.

XIII.

Validam quidem apoplexiam curare est impossibile, debilem verò non facilè. *Ibid.*, *aph.* 42.

XIV.

Quæ à longo tempore assueta sunt, quamvis deteriora, insuetis minùs molesta esse solent Quare ad insolita etiam facienda mutatio. *Ibid.*, *aph.* 50.

XV.

Ubi in febre non intermittente, si labium, aut supercilium, aut oculus, aut nasus pervertatur, si visus, si auditus defecerit, ægro jam debili, quidquid ex his evenerit, in propinquo mors est. *Sect.* 4, *aph.* 49.

XVI.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Sect.* 6, *aph.* 31.

XVII.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bono est. *Ibid.*, *aph.* 32.

XVIII.

Mulieri si voles menstrua sistere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

XIX.

Leucophlegmatiâ detento, si vehemens diarrhæa succedat, morbum solvit. *Sect.* 5, *aph.* 28.

XX.

Convulsio occupat plerùmque alteram corporis partem : si quidem in sinistro capitis latere ulcus sedem habet, dextrum corporis latus convulsio corripit. *De capitis vulneribus.*